

Sous le soleil provençal

14 janvier 1979, 5, place des Frégates dans le quartier du Plan d'Aou à Marseille. Saïd M'Roumbaba voit le jour. Il y a déjà une erreur administrative sur son identité. En effet, aux Comores, il n'existe pas de nom de famille au sens où on l'entend en France. La tradition veut que l'enfant porte le prénom de son père en guise de nom. Pourtant, c'est le grand-père de Saïd qui s'appelait M'Roumbaba Mroivili. Son père, lui, se nomme Omar M'Roumbaba. Il aurait donc dû se nommer, dans la logique, Saïd Omar. L'administration française, rigide derrière ses carcans, n'a pas cherché à le comprendre et enregistre « Saïd M'Roumbaba ». Pour Omar, c'est un crève-cœur car le registre de l'état civil marseillais signait ainsi la disparition de son nom.

SOPRANO, LE CHASSEUR D'ÉTOILES

Massilia, « *lo país* » de Marcel Pagnol et de Fernandel, a jusqu'ici trouvé une belle vitrine à travers le septième art et les poètes. À l'aube des années 1980, elle s'apprête à trouver un nouvel essor par le biais de la musique. Sur les bords de la Méditerranée, la capitale de la Provence offre un panorama exceptionnel qui a toujours nourri la rêverie et l'imagination des artistes.

Saïd M'Roumbaba naît au cœur d'une cité HLM construite dans les années 1970, sur une colline qui surplombe la ville et offre une vue imprenable sur la mer Méditerranée. Cet ensemble de tours de sept étages fut ensuite rasé dans les années 1990. Aujourd'hui, ce sont des immeubles à taille humaine, agrémentés par des jardins paysagers, qui trônent en lieu et place de ces cités.

À l'époque où le futur Soprano est encore un enfant, cela ressemble à un véritable labyrinthe. Des bâtiments aux façades beiges, amassés anarchiquement, ornés de paraboles accrochées à chaque balcon. C'est le Marseille des années 1970. Comme toutes les villes portuaires, ses habitants ne sont pas du cru, mais arrivent des quatre coins du globe. Ainsi, la famille M'Roumbaba côtoie dans son immeuble des résidents de toutes nationalités et origines : Algériens, Tunisiens, Italiens, Sénégalais, Arméniens, Irakiens, Cambodgiens, Turcs, etc. La vie est organisée comme dans un village, autour des petites places qui portent alors des noms de bateau : Corvettes, Galions,

Corsaire, Goélettes, Frégates. Pour aller d'un bâtiment à l'autre, les habitants empruntent des passages, passent sous des porches où les enfants du quartier improvisaient des matchs de foot.

Les sonorités du quartier sont un mélange entre les cris des enfants des crèches et les musiques des habitants qui leur font écho. On y entend un nourrissant métissage de musiques, du raï, du funk, mais aussi des chansons de Michael Jackson ou encore Francis Cabrel.

Si le quartier du Plan d'Aou est avant tout un lieu de partage, il a un sombre revers de médaille. Le visage du trafic de drogue qui se déroule en plein jour. Lorsqu'une patrouille de police arrive dans le coin, un guetteur désigné siffle pour avertir les dealers. Ces trafics divers ne sont que le masque de la pauvreté qui règne. Précarité sociale oblige, certains se débrouillent comme ils peuvent pour s'en sortir, quitte, malheureusement, à baigner dans ces affaires. En décembre 1983, le film américain *Scarface* réalisé par Oliver Stone met en scène le personnage de Tony Montana, incarné par Al Pacino. Le film devient très populaire dans les banlieues françaises et Tony Montana, un véritable culte pour ces jeunes. Malheureusement, de la fiction à la réalité, il n'y a qu'un pas, aussi invraisemblable que cela puisse paraître. Soprano en témoigne : « Je me rappelle qu'il n'était pas rare que je doive enjamber un toxicomane effondré devant ma porte quand je rentrais de

l'école. Cette période où les jeunes tombaient comme des mouches à cause de l'héroïne n'a pas duré, mais elle m'a profondément marqué. » Au-delà de cette face sombre, le quartier vit au rythme des appels à la prière diffusés par le baffle d'un appartement faisant office de mosquée.

La fête de l'Aïd est une véritable célébration familiale donnant lieu à la dégustation de plats cuisinés traditionnels. Bien souvent, ces plats sont partagés avec les voisins de palier, quelle que soit leur confession. La cuisine est universelle.

Les parents de Saïd sont nés au large du Mozambique, dans l'archipel des Comores. Peuplé d'environ un million d'habitants, il a été longtemps sous l'emprise de la France coloniale. Adhérant à la Communauté française par référendum en 1958, l'île devient totalement indépendante en 1975. « La première fois que j'ai mis les pieds sur la terre de mes ancêtres, j'ai compris ce qu'on entendait par "tiers-monde" : les hôpitaux, les écoles, l'électricité, l'eau... tout ce qui nous semble de première nécessité ici est en voie de développement là-bas. »

Omar, le père de Saïd, prend très jeune ses responsabilités. Pour pouvoir subvenir aux besoins de sa mère, il quitte les Comores pour l'île voisine de Madagascar alors qu'il n'a que quinze ans. Là, il enchaîne les petits boulots mais, comme beaucoup d'Africains, son rêve intime est de venir

s'installer en France où la vie lui semblerait bien meilleure. À dix-sept ans, il se fait engager sur un grand pétrolier au départ de Madagascar pour faire le tour du monde. Homme à tout faire, Omar est un jeune homme courageux et rigoureux. Il ne rechigne jamais devant la moindre tâche. Ainsi, à bord du navire, il est chargé du ménage, du déchargement des marchandises et de la préparation des arrivées au port. Tous les trois mois, il revient aux Comores pour s'occuper de sa grand-mère Mkaribou, à laquelle il est particulièrement attaché. Après des années de vie sur les mers du globe, Omar décide un jour de poser ses valises à Marseille.

Durant ses premières années en France, Omar trouve du soutien au sein de la communauté comorienne de Marseille. Il existe une immense solidarité entre gens de même communauté. Omar fera preuve de cette même solidarité à l'âge où il sera bien installé.

Le rêve d'Omar était de fonder une famille. C'est chose faite en 1974 lorsqu'il épouse Zahara à Mkazi, son village natal. En ce temps-là, les mariages sont encore arrangés par les parents. Ils se découvrent donc le jour même de leur union. Un an plus tard, en 1975, Omar a mis assez d'argent de côté pour pouvoir louer un appartement et accueillir son épouse. C'est au cœur du quartier du Plan d'Aou que le couple fonde sa famille. Ils y élèveront leurs cinq enfants : après Saïd, l'aîné en 1979, suivent Sakina, Djamal, Zakaria, et Naïma.

Il arrive très régulièrement que le couple M'Roumbaba accueille des cousins de passage ou venus tenter leur chance en France. À cette occasion, un placard est aménagé en lit d'appoint, en plus du canapé, tant la place manque. Ainsi, tout le monde peut dormir. Cela paraît serré et difficile, mais Omar n'oublie jamais que c'est dans ces conditions que sa vie marseillaise a commencé.

Omar et son épouse ne parlent pas très bien le français et ne connaissant pas grand-chose de la culture européenne. Ainsi, Zahara s'inscrit à des petites formations d'alphabétisation qu'elle suit avec attention. Pour autant, cela ne suffit pas pour épauler ses enfants dans leur scolarité. Saïd se retrouve un peu livré à lui-même sur ce plan. L'Éducation nationale de l'époque diffuse une avalanche d'informations aux élèves, sans s'assurer qu'ils aient bien compris et assimilé. Saïd, sachant les difficultés de ses parents, ne se permet pas de leur faire part des siennes, par délicatesse : « D'abord parce qu'ils n'auraient rien pu faire pour m'épauler, n'auraient rien compris au théorème de Pythagore (un grand mystère pour moi aujourd'hui encore) et autres énigmes du genre, et puis parce que je me rendais compte qu'ils avaient déjà bien assez de problèmes avec les factures à régler et les papiers à remplir. Mon père gagnait juste de quoi payer le loyer et nos repas, et soutenir sa famille aux Comores. Ma mère mettait un peu de beurre dans les épinards grâce à quelques ménages ici et là dans le quartier chez des parti-

culiers ou dans des hôtels. Mais la plupart du temps, elle restait à la maison pour s'occuper de nous, car mon père était souvent absent. »

Zahara, la maman, garde l'habitude de s'habiller en tenue traditionnelle comorienne, à savoir : deux *lessos*, de grands foulards colorés qu'elle attache sur sa tête et autour de la taille. Saïd a le souvenir bien vif de sa mère rentrant dans leur immeuble, chargée de gros sacs de courses dans une main, un enfant sur l'autre bras et toujours l'œil sur le plus grand qui court devant. Elle a aussi pris l'astuce, les jours où elle est trop chargée, de laisser ses courses dans le caddie du supermarché et de le pousser jusqu'à la porte de leur bâtiment.

Soprano admire profondément sa mère, et pour cause : comme tous les déracinés, c'est une femme forte et courageuse qui a eu son lot d'épreuves. Elle est aussi très émotive, au point que le malheur des autres la touche énormément. Dévouée, elle a toujours fait au mieux pour aider les plus fragiles. « Quand nous étions enfants, on la retrouvait parfois assise sur le bord de notre lit, à se lamenter sur nos bêtises, ou sur des histoires de famille, ou tout simplement parce qu'elle était lasse d'être seule. Aujourd'hui encore, c'est une très belle femme, même si son visage porte les traces des épreuves qu'elle a dû traverser. »

Omar, lui, est, comme la plupart des pères africains, un taiseux, et introverti. Il ne parle pas tellement à ses enfants si ce n'est pour faire preuve d'autorité et hausser le ton lorsque cela est nécessaire. Dans ces moments-là, c'est tout le quartier qui en tremble tant Omar sait se faire entendre. Il n'a cependant jamais besoin de lever la main sur ses enfants : lorsque l'un d'eux s'apprête à commettre une bêtise, son seul regard noir suffit amplement pour les dissuader.

Il a pris l'habitude, en rentrant du travail, de retirer sa veste et de se préparer un café. Il le boit sur le canapé en regardant des émissions sur les chaînes égyptiennes dont il ne comprend pas le moindre mot. Puis, écroulé de fatigue, il s'endort sur le canapé, pipe à la bouche, devant la télévision. Si l'un de ses enfants ose changer de chaîne, il se réveille brusquement et crie.

Saïd commence à découvrir réellement son père à l'adolescence, lorsqu'invitant des copains à venir chez lui, il voit son père socialiser et lâcher quelques-unes de ses aventures de jeunesse. Il aime partager son expérience, raconter ses nombreux voyages à travers le globe et les coins fascinants qu'il recèle, que ce soit l'Alaska ou l'Australie.

Mais Saïd est encore de la génération où demeure une barrière de pudeur avec les parents. Les affaires intimes ne

se partagent pas. C'est l'éducation de ce temps, et si chez certains cela a pu créer un manque, cela n'a pas empêché tout un chacun de se construire. L'essentiel, pour Omar et Zahara, est que leurs enfants réussissent leurs études. Ils ne transigent pas dans ce domaine. N'ayant pas eu la chance d'être allés à l'école et d'avoir fait des études, Omar et Zahara vouent un culte au diplôme du baccalauréat. C'est, pour eux, le passeport doré pour l'avenir de leurs enfants en France. Ainsi, ils se montrent intraitables au moindre écart dans le domaine scolaire : « Ils menaçaient de m'envoyer en pension ou au bled "pour m'empêcher de finir dans la mafia ou chef de gang !" ». Ça me faisait rire car je n'étais pas un si méchant garçon... Mes profs, qui le savaient, devaient intervenir auprès de mes parents pour les rassurer sur ce point. »

Omar et son épouse sont réellement inquiets pour l'avenir de leurs enfants. Dans le quartier, ils ont souvent écho d'enfants de voisins qui finissent mal. Pire, Soprano se rappelle certains épisodes ayant tout pour inquiéter ses parents : « Je me souviens, un jour, on jouait au foot dans le quartier quand soudain deux potes à nous sont arrivés en courant : ils avaient essayé de voler une moto dans une villa un peu plus loin, mais le propriétaire les avait repérés et s'était mis à leur tirer dessus avec son fusil. Les deux qu'on avait vus courir avaient eu de la chance car ce jour-là un de leurs copains qui avait fait le coup avec eux a été tué d'une balle dans le dos. J'étais sous le choc,

car je connaissais bien le garçon : il ne méritait pas un tel sort, il était très jeune et vraiment pas méchant. Ma mère, en apprenant la nouvelle, en a pleuré pendant des jours : “Ça aurait pu être mon fils.” »

Quelques années après, le rappeur croise l'un des deux fuyards. Il est devenu un bon père de famille, travailleur, brisant la mauvaise courbe des statistiques. Tout le monde commet des erreurs de jeunesse. La vie est une épreuve en soi, dans laquelle chacun cherche à s'en sortir par le haut. Les fautes font partie du parcours, de l'expérience pour nous faire évoluer vers une voie de raison. Mais la société laisse-t-elle une chance à tout le monde ? « Il ne faut pas condamner les gens trop vite mais laisser une deuxième voire une troisième chance, car parfois, même avec toute la volonté du monde, il n'est pas si facile de s'en sortir. »

Néanmoins, Omar et son épouse, la peur au ventre qu'il arrive quelque chose de terrible à leurs enfants, leur interdisent de sortir le soir. Jusqu'à l'âge de quinze ans, Saïd ne traîne jamais dans les rues. Le message de ses parents étant bien assimilé, il est très prudent et ne se montre absolument pas « testeur ». Il est même condamné à regarder de la fenêtre de sa chambre ses amis jouer au football en bas de l'immeuble. Il n'est aperçu par ses camarades que lorsqu'il se rend à la mosquée, gagnant une douce réputation de garçon gentil, timide et pieux.

Si en ce temps, il a pu ressentir une dureté et une injustice de la part de ses parents, Soprano, aujourd'hui père de famille, leur en est particulièrement reconnaissant : « Avec le recul, je ne sais pas comment remercier mes parents d'avoir été si stricts dans l'éducation qu'ils nous ont donnée : ils ont bâti des cadres qui nous ont permis de nous sortir des mauvais pas de la vie. Il n'empêche que, en ce temps-là, je leur en voulais énormément. »

Saïd est éduqué dans la religion musulmane, comme la plupart des Comoriens. Très jeune, il suit avec sa fratrie les enseignements de l'école coranique. Il y apprend l'arabe littéraire et les rudiments de l'islam. Le professeur, dénommé Sina, devient rapidement un père spirituel pour le jeune Saïd. Il le reconnaît sans hésiter : « C'est aussi grâce à lui que je suis l'homme que je suis aujourd'hui. » Ainsi, tous les mercredis, samedis et dimanches après-midi, ils sont une dizaine d'enfants à recevoir ses enseignements. Ici, il n'est pas question de livres gros comme des pavés indigestes. De simples feuilles suffisent pour y écrire l'essentiel. « Sa philosophie : on n'est pas des robots, il vaut mieux comprendre les choses que les réciter bêtement comme des poèmes. Par exemple, au lieu de nous apprendre l'alphabet arabe dans l'ordre, il prenait quatre lettres au hasard, les dessinait sur son tableau improvisé et nous demandait de les connaître pour le lendemain. La fois suivante, il ouvrait le Coran et nous devions identifier les lettres en question sur la page indiquée. »